

COLLECTION DU DOMAINE PUBLIC

LE COMTE DE NEUILLY

BOISSY, LOUIS DE

Comédie héroïque — 1736

RÉPLIQUE · TEXTE INTÉGRAL LIBRE & GRATUIT

NOTE D'ÉDITION & DOMAINE PUBLIC

*Cette œuvre dramatique appartient au **Domaine Public** universel. Libre de droits patrimoniaux, elle peut être lue, montée sur scène, imprimée et partagée en toute liberté.*

À propos de cette édition

Conçue pour le travail du comédien et la pratique du plateau, cette édition privilégie la lisibilité et l'aisance de mémorisation :

- **Confort de lecture** : Justification courte au fer à gauche pour alléger l'effort visuel et sécuriser le retour du regard.
- **Distinction immédiate** : Répliques en **Cormorant Garamond** et didascalies en **Inter**, évitant toute confusion à voix haute.
- **Repérage scénique** : Numérotation discrète toutes les 5 lignes et marges aérées de 20 mm pour les annotations de jeu.

L'application Réplique

Cette édition vous est offerte par **Réplique**, l'outil d'apprentissage des textes créé pour les comédiens et les metteurs en scène.

L'application vous accompagne dans l'apprentissage de vos rôles grâce à un parcours progressif (textes à trous, masquage par initiale, récitation au micro) et un **mode Italienne** qui vous donne la réplique au bon tempo, secondé par un souffleur discret en cas d'hésitation.

Répétez vos textes et retrouvez nos éditions sur

www.replique.pro

PERSONNAGES

LE MARQUIS	55 répliques
LÉONORE	51 répliques
LE COMTE DE NEUILLY	48 répliques
NELTON	44 répliques
LUCIE	43 répliques
LA MARQUISE	23 répliques

SOMMAIRE

👉 Cliquez sur un acte pour y accéder directement

ACTE PREMIER	5
ACTE II	21
ACTE III	36
ACTE IV	48
ACTE V	60

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

Nelton, Lucie.

LUCIE

Peut-on savoir ici quel sujet vous attire ?

NELTON

Faites-moi, s'il vous plaît, la grâce de me dire
Si Madame bientôt reviendra de la Cour.

LUCIE

Monsieur, ce matin même on attend son retour.

NELTON

Milord Neuilly pour elle est pénétré d'estime.
Du Comte de Sussex ce Seigneur fut l'intime :
Il sait qu'à sa famille elle a servi d'appui,
Il est impatient de la voir aujourd'hui ;
Brûlant de l'assurer de sa reconnaissance
Il est déjà venu deux fois dans son absence.

5

10

LUCIE

Vous venez de la part du Comte de Neuilly !
Et vous appartenez à cet homme accompli ?

NELTON

J'ai ce bonheur, Madame.

LUCIE

Ah ! Pour vous quelle gloire !
La renommée ici nous a fait son histoire ;
Et dans tous ses récits nous l'a peint si parfait
Que je m'estime heureuse avec juste sujet
D'avoir reçu le jour aux lieux qui l'ont vu naître.

15

NELTON

La renommée est juste à l'égard de mon maître ;
Elle ne peut jamais trop vanter ses vertus ;
Et quoiqu'elle en publie, elles sont au-dessus.
Paris des Etrangers sut de tout temps l'asile :
Milord, pour les aider, a choisi cette ville.
Sa patrie est partout où son coeur généreux
Peut verser en secret ses dons aux malheureux :
Sa vie est un tissu d'actions héroïques ;
Père de ses vassaux, et de ses domestiques,
Il soulage leur peine, il prévient leurs besoins,
Et le plus misérable obtient ses premiers soins.

20

25

LUCIE

Quels traits !

30

NELTON

Des gens de bien c'est le parfait modèle.
Il est maître aussi bon, qu'il est ami fidèle.

LUCIE

C'est tout dire en un mot. On nous a raconté
Que pour Milord Sussex il avait tout quitté.

NELTON

Pour suivre cet ami qu'avait proscrit l'envie, 35
Il a plus fait encore, il a risqué sa vie ;
Et, par un rare exemple, il a sacrifié
Repos, grandeur, fortune aux droits de l'amitié.
D'autres par plus d'exploits ont brillé dans la guerre :
Mais souvent ces guerriers, qui ravageant la terre, 40
Ne se font admirer que par des traits sanglants,
Doivent toute leur gloire à des vices brillants.
Quoiqu'elle ait moins d'éclat, la sienne est plus solide,
Et si la probité, si la vertu rigide
Font seules le grand homme aux yeux de la raison, 45
Personne plus que lui n'est digne de ce nom.

(Lucie rentre.)

LUCIE

Il est beau d'obtenir un éloge semblable ;
Et voilà le portrait du héros véritable.
Mais la jeune Marquise a mal passé la nuit,
Près d'elle en ce moment l'amitié me conduit ; 50
D'un devoir si pressant il faut que je m'acquite ;
Et vous m'excuserez, Monsieur, si je vous quitte.

SCÈNE II

NELTON *(seul)*

Dans ce jour, malgré moi, je forme sur Milord
Un soupçon que j'étouffe et qui renaît plus fort.
De son âme avec soin il me cache le trouble. 55
Sa tristesse est plus grande et son ennui redouble ;
Mais tous deux ont changé de forme dans ces lieux,
Et depuis quatre jours que j'observe ses yeux,
Je les trouve chargés d'une langueur secrète,
Qui semble de son coeur annoncer la défaite. 60
Il exhale souvent des soupirs à demi,
Non tels qu'il les poussait pour la mort d'un ami.
Il gémit à présent, mais c'est d'un ton plus tendre,
Et sa plainte tout haut n'ose se faire entendre.
La différence frappe à travers tout détour, 65
Et l'amitié soupire autrement que l'amour.
Ce dernier a vaincu sa longue résistance,
Et pour le mieux soumettre, il l'attendait en France.
Mais je le vois paraître, et je l'entends gémir,
Mon doute à son aspect ne sait que s'affermir. 70

SCÈNE III

Le Comte, Nelton se tenant éloigné.

LE COMTE *(sans voir Nelton)*

Quels transports inconnus ! Et quel combat terrible !
À l'amour jusqu'ici mon coeur inaccessible
Avait senti les traits de la seule amitié.
Par quel charme fatal s'est-il donc oublié ?
Quand je suis un pays funeste à l'innocence ; 75

Indigné contre lui, quand je n'aborde en France,
 Que pour y regretter par un deuil éternel
 Un ami condamné sans être criminel :
 Que je viens consacrer mes douleurs les plus fortes
 Dans des lieux où sa femme et sa fille sont mortes ; 80
 Aux soins que je leur dois, mettant le dernier sceau,
 Quand je viens de mes pleurs arroser leur tombeau :
 Que la vertu paisible est mon seul exercice,
 Et que j'arrive ici, pour voir leur protectrice.
 Dans ce même salon un objet enchanteur 85
 Paraît, lance un regard, et subjugué mon coeur.
 Des écueils de l'amour j'ai sauvé ma jeunesse ;
 J'attends, pour m'y briser, l'âge de la sagesse >
 Et d'une folle ardeur je me vois assailli !
 Ô Ciel ! Est-il possible ? Et suis-je bien Neuilly ? 90
 Je combats vainement ; ma raison est vaincue :
 L'amour règne en tyran dans mon âme éperdue ;
 Il y verse l'oubli des devoirs les plus forts,
 Et, jusqu'à l'amitié, tout cède à ses transports.
 Je perds depuis trois jours tout le foin de ma gloire, 95
 Et les noms les plus chers sortent de ma mémoire.

NELTON (*à part*)

Mon soupçon était juste, et le Comte a parlé,
 Le secret de ses feux m'est enfin dévoilé.

LE COMTE

Ô ! Comte de Sussex ! Ô ! Cendre révéree !
 Tu gémis de l'ivresse où mon âme est livrée. 100
 Du tort qu'elle te fait ne sois pas offensé.
 En dépit de moi-même, hélas ! J'y suis forcé :
 Si mes feux dans mon coeur ont sur toi l'avantage,
 La raison venge bien cette injuste partage.

Ah ! Qu'il eût mieux valu terminer mon destin, 105
Noblement avec toi, les armes à la main ;
Et couronnant par-là notre tendresse illustre,
Emporter chez les morts ma gloire en tout son lustre,
Que d'aller te survivre , et conserver le jour ,
Pour fléchir aujourd'hui sous le joug de l'amour. 110
Et perdre, par l'affront d'un instant de faiblesse,
L'honneur que m'avaient fait quarante ans de sagesse.

NELTON

Il aigrit sa douleur en voulant la cacher,
Partons... mais le respect m'empêche d'approcher.

(Apercevant Nelton.)

LE COMTE

Puisque je ne puis vaincre une ardeur qui m'entraîne, 115
Ma raison sur mes sens se rendant souveraine,
Lui fera du devoir subir la juste loi,
Et la saura du moins rendre digne de moi :
Mais doit-elle éclater ? Ou doit elle se taire ?
Le conseil d'un ami me serait nécessaire ; 120
Nelton s'offre à ma vue ; incertain dans mes vœux,
Je n'ose, et je voudrais lui confier mes feux.

NELTON

Si je romps le silence, excusez mon audace,
À mon attachement vous devez faire grâce ;
Depuis votre arrivée en ce lieu désiré, 125
À de nouveaux chagrins vous paraissez livré :
Je vois à tout moment que votre main me cache
Des pleurs que malgré vous la douleur vous arrache,

De vos tourments secrets, je me sens déchirer !

LE COMTE

Hélas !

130

NELTON

Je vous entends encore soupirer !
Osez vous confier à mon zèle sincère,
Vos peines...

LE COMTE

Je n'ai pas de confiance à faire.

NELTON

Cette faveur sans doute est trop grande pour nous ;
Et le sort m'a placé trop au-dessous de vous
Pour mériter l'honneur de votre confiance.

135

LE COMTE

Vous faites éclater un soupçon qui m'offense,
Nelton, vous le devez bannir de votre esprit :
La vertu sur le mien a seule du crédit.

140

NELTON

Ah ! S'il est vrai, Monsieur, cessez de vous défendre,
Daignez jusques à moi, daignez enfin descendre,
Et songez que Nelton dans l'honneur affermi
Est votre serviteur, et de plus, votre ami.
Oui, votre ami, Monsieur, pardonnez-moi ce terme,
J'en sens toute la force, et sais ce qu'il renferme,

145

Tout aussi bien qu'aux grands il convient aux petits ;
La noblesse du coeur en fait seule le prix,
Celle du rang sans l'autre est peu recommandable ;
On doit moins honorer de ce nom respectable, 150
Un noble vicieux qui pense bassement,
Qu'un serviteur fidèle et plein de sentiment ;
À le prendre avec vous, c'est ce qui m'encourage,
Mon coeur dont je suis sûr, m'enhardit davantage ;
Nul par son zèle ardent, son respect et sa foi, 155
De le porter, Monsieur, n'est plus digne que moi ;
Vous l'avez illustré beaucoup plus que personne,
Par ce titre si beau que mon ardeur me donne,
Et qui peut tout sur vous, dites-moi vos secrets ?
Vos douleurs en feront bien moins vives après ; 160
Votre intérêt lui seul me porte...

LE COMTE

Tu me charmes !
Je ne balance plus, et je te rends les armes ;
Mon estime t'est due ; et tu penses si bien,
Qu'à tes yeux désormais je ne dois cacher rien : 165
À ta fidélité je dois ma confiance ;
Et puisqu'elle m'oblige à rompre le silence,
Contre un attrait vainqueur en vain j'ai résisté,
Depuis trois jours ici l'amour m'a surmonté.

NELTON

La beauté qui vous plaît, peut-elle être connue ? 170
Et ces lieux...

LE COMTE

La Marquise est-elle revenue ?

NELTON

Monsieur, elle n'est pas encore de retour.

LE COMTE

Et sa fille Nelton ?

NELTON

Chez elle il n'est pas jour.

175

LE COMTE

Léonore ! Vers vous un doux penchant m'appelle !

NELTON

Vous l'aimez ?

LE COMTE

Je l'adore.

NELTON

Hé, Monsieur, le sait-elle ?

LE COMTE

Non, ton maître novice à pousser des soupirs,
Ignore l'art flatteur d'exprimer ses désirs ;
Et, d'un amant soumis, je rougis à mon âge
De venir faire ici le triste apprentissage :
Je vais du ridicule affronter le danger,
Surtout dans un pays où je suis étranger,

180

185

Le centre des bons airs, où l'agrément préside,
Où la mode gouverne et le dehors décide.
Un rien choque à Paris, l'oeil d'un sexe charmant,
Qui se rend à la grâce et non au sentiment :
Il faut être enjoué, pour lui paraître aimable, 190
Et si l'on ne badine, on n'est pas agréable,
Vieilli dans la douleur ! Puis-je plaire à présent ?
Je sais être fidèle et non pas amusant :
Des Français séducteurs, je n'ai pas le mérite ;
Mais quand j'en aurais l'art, j'en fuirais la conduite ; 195
Je serais à ce prix honteux d'avoir vaincu,
Et l'amour est un monstre où manque la vertu.

NELTON

Chassez de votre coeur, la crainte qui l'agite ;
Rien ne saurait ternir l'éclat du vrai mérite,
On le respecte à Londres, on l'admire à Paris, 200
Et, plus fort que la mode, il brille en tout pays.

LE COMTE

Il faut d'autres attraits pour vaincre une maîtresse ;
Un triomphe si doux, n'est dû qu'à la jeunesse.

NELTON

Léonore , Monsieur pense trop sagement,
Pour croire que son coeur préfère aveuglement 205
Un brillant passager au mérite solide.
On dit qu'en tous ses pas, la sagesse la guide ;
Faites parler les feux dont vous êtes épris,
Pour être rebutés, ils sont d'un trop grand prix.

LE COMTE

Tes discours séduisants ont beau flatter mon âme, 210
Je ne puis me résoudre à déclarer ma flamme,
Et mon coeur malheureux est contraint de nourrie
Un feu qu'il ne peut vaincre, et n'ose découvrir.

NELTON

Ah ! Je tremble pour vous de cette violence.
Voulez-vous donc mourir d'un si cruel silence 215
Quand par un mot, Monsieur, vous pouvez être heureux ?

LE COMTE

Non, je ne ferai point cet aveu dangereux,
Ma gloire m'est trop chère, et c'est la compromettre.

NELTON

Dans cette extrémité, daignez donc me permettre
D'employer tous mes soins, et de parler pour vous. 220
Je fais de votre bien mon bonheur le plus doux ;
Et Nelton vous répond, si vous voulez l'en croire,
De servir votre amour, sans risquer votre gloire ;
Elle m'est précieuse autant qu'à vous.

LE COMTE

Je crains... 225

NELTON

C'est à tort. Rassurez vos esprits incertains.

(Il sort.)

LE COMTE

Ton zèle est si pressant, qu'il faut que je lui cède.
Je sens que mon ardeur a besoin de ton aide.
Va, puisque tu le veux, tu peux agir pour moi,
Je connais ta sagesse, et je me livre à toi.

230

SCÈNE IV

NELTON *(seul)*

Pour un maître si grand mon âme s'intéresse,
Et je veux dans ce jour couronner sa tendresse.
Recourons à Lucie, employons son appui,
Elle estime le Comte, et fera tout pour lui :
Elle a de la naissance, elle est sage et discrète ;
Léonore a pour elle une amitié parfaite.
Je ne puis mieux choisir. Je vais... Mais la voici.

235

SCÈNE V

Nelton, Lucie.

LUCIE

Pour saluer Milord, je repars ici ;
Mais je ne le vois pas.

NELTON

Il sort dans l'instant même.

240

LUCIE

Je n'ai que ce jour seul. Mon regret est extrême.

NELTON

Comment ?

LUCIE

Je pars demain pour entrer au couvent,
Et je voulais, Monsieur, le voir auparavant ;
J'y dois suivre les pas de la jeune Marquise :
Elle y va pour toujours.

245

NELTON

Ciel ! Quelle est ma surprise ?
Ce revers pour Milord doit me faire trembler.

LUCIE

Dites, pourquoi ?

NELTON

Je crains... mais non, je dois parler.
Son intérêt pressant veut qu'à votre prudence,
Je découvre , Madame, un secret d'importance
Qui doit être aux regards voilé soigneusement,
Et qui va vous remplir d'un juste étonnement.
Sachez que ce héros, dont l'âme sans faiblesse
Avait jusqu'à ce jour méconnu la tendresse,
Et que l'amitié seule avait fait soupirer ;
Sachez, d'un feu brûlant qu'il se sent dévorer,
Et que, pour son malheur, l'aimable Léonore ;

250

255

Votre jeune Marquise est l'objet qu'il adore.

260

LUCIE

Veillai-je en ce moment, et l'ai-je bien ouï ?

Le Comte, dites-vous, aime Léonore ?

NELTON

Oui.

Un instant a fait naître une flamme si vive ;

Mais pour la déclarer, sa bouche est trop craintive,

265

Et je croyais, par vous, pouvoir le rendre heureux

Jugez de ma douleur dans ce revers affreux ;

Jugez en même-temps, quelle atteinte mortelle,

Va porter à son coeur cette triste nouvelle.

LUCIE

Quelle fatalité ! Je le plains aujourd'hui,

270

Ses grandes qualités m'intéressent pour lui ;

Je voudrais que l'hymen pût l'unir avec elle,

Tous deux y trouveraient leur gloire mutuelle.

Je souhaite ce noeud pour leur commun bonheur,

Et d'y contribuer je me ferais honneur.

275

Leur vertu forme entre eux une chaîne secrète,

Et s'il est accompli, Léonore est parfaite.

NELTON

Ah ! Puisqu'il est ainsi, parlez en sa faveur ;

Mais ménagez sa gloire en servant son ardeur.

S'il ne peut être heureux, qu'à jamais on ignore

280

L'ardente passion qu'il sent pour Léonore.

LUCIE

Sans l'exposer en rien, mes soins sauront agir,
Et son front d'un refus n'aura point à rougir.
À couronner ses vœux plus d'un motif me porte.

NELTON

Et quelle autre raison ?

285

LUCIE

Une raison très forte.
Le repos du Marquis, et le soin de ses jours.

NELTON

De son frère ? Daignez m'expliquer ce discours !

LUCIE

Puisqu'il faut, à mon tour, que je vous le révèle,
Le Marquis ne respire et ne vit que par elle,
Il ne peut un moment s'éloigner de sa soeur ;
S'il savait son dessein, il mourrait de douleur ;
Et je dois l'empêcher pour lui sauver la vie,
Je cours y travailler.

290

NELTON

Hâtez-vous, je vous prie.

295

LUCIE

Allez, et du succès reposez-vous sur moi :
Il va suivre bientôt l'espoir que j'en conçois ;

Léonore du Comte a reçu la visite,
Son esprit est déjà frappé de son mérite ;
Avec beaucoup d'éloge elle m'en a parlé. 300
Par l'estime aisément un coeur est ébranlé,
Et je croirai servir la France et l'Angleterre ,
Si je puis par mes soins faire voir à la terre,
Uni d'un même sort, ce que toutes les deux
Ont produit de plus rare, et de plus vertueux. 305

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

LA MARQUISE *(seule)*

Léonore choisit l'état de la retraite.
Sa beauté, sa douceur, font que je la regrette.
De ma fille elle occupe et mérite le rang,
Mais elle ne l'est pas, et sort d'un autre sang ;
Quoique dans ma maison elle soit étrangère,
Presqu'autant que mon fils, je sens qu'elle m'est chère.
Son sort est un secret ignoré dans ces lieux.
Lucie entre, je dois le cacher à ses yeux.

310

SCÈNE II

La Marquise, Lucie.

LA MARQUISE

De voir Milord Neuilly je suis impatiente ;
Mais des pas que j'ai faits, j'ai lieu d'être contente.
Je dois encore agir pour hâter le succès
D'un projet important où tendent mes souhaits.

315

LUCIE

Quel est donc ce projet ?

LA MARQUISE

Un très grand mariage.

C'est en secret pour lui que j'ai fait mon voyage ;

320

Son secours peut lui seul empêcher de tomber,

Ma maison affaiblie, se prête à succomber

Sous le poids des emprunts et des dettes immenses,

Où du rang que je tiens me forcent les dépenses.

Pour briller au dehors, on épuise ses biens,

325

Et les malheurs d'autrui m'éclairent sur les miens.

Je vois avec effroi tant de nobles célèbres,

Qui de l'éclat du jour passent dans les ténèbres,

Et disparus soudain ne laissent après eux

Que le bruit de leur chute et des débris honteux.

330

Pour fuir un tel revers, mes soins et ma prudence,

D'une riche héritière ont brigué l'alliance ;

Pour l'unir à mon fils, tout est presque arrêté.

LUCIE

Madame, sur ce noeud l'avez-vous consulté ?

(Elle sort.)

LA MARQUISE

Je n'ai pas eu le temps : mais mon fils est trop sage

335

Pour ne pas consentir à son propre avantage.

Je dois à ce sujet ce soir l'entretenir.

Gardez-vous de rien dire et de le prévenir.

SCÈNE III

LUCIE (*seule*)

Sa noble ambition est digne de louange,
Cependant Léonore et sa langueur étrange,
Ne cessent un moment d'agiter mon esprit ;
Je mets tout en usage, et rien ne l'en guérit.

340

SCÈNE IV

Lucie, Nelton.

(*Il sort.*)

NELTON

Madame, pardonnez au zèle qui m'entraîne,
L'intérêt de mon maître en ce lieu me ramène :
Sur le sort de sa flamme, inquiet et troublé,
Je reviens pour savoir si vous avez parlé.
Une si belle ardeur, sera-t-elle écoutée ?

345

LUCIE

Tantôt d'un faux espoir mon âme s'est flattée ;
Et le destin du Comte est des plus malheureux ;
Le coeur de Léonore est contraire à ses feux.

350

NELTON

Qu'entends-je ?

LUCIE

Elle a pour lui la plus parfaite estime,
Et sent tout le respect que son mérite imprime.
Mais l'hymen est pour elle un lien odieux,
Et la retraite seule est aimable à ses yeux.

355

NELTON

Je gémis de ce coup, il accable mon âme !
Je comptais l'informer du succès de sa flamme ;
Je suis bien éloigné de ce flatteur espoir,
Je n'ai que des malheurs à lui faire savoir !
Il a reçu des Cieux l'âme la plus sensible,
Quelle épreuve pour elle ! Et quel supplice horrible !
Le sort de ce grand homme est digne de pitié ;
L'amour ne lui prépare, ainsi que l'amitié,
Pour prix de ses vertus que des peines cruelles.
Il est toujours en butte à des rigueurs nouvelles :
Vieilli par la fatigue, usé par la douleur,
Il ne survivra pas à ce dernier malheur.
À le suivre, s'il meurt, mon âme sera prompte,
Je ne puis être heureux que du bonheur du Comte ;
Mais Léonore est-elle inflexible à tel point
Qu'on ne puisse espérer ?...

360

365

370

LUCIE

Ne vous en flattez point,
Elle a pris pour le monde une haine mortelle,
Et l'air qu'elle y respire est un poison pour elle ;
Il porte chaque jour atteinte à sa santé :
Sa retraite devient une nécessité.

375

NELTON

Qui peut causer en elle un dégoût si terrible ?

LUCIE

Je ne sais ; mais il faut qu'il soit bien invincible,
Puisque son frère même, et leur tendre union,
Sont moins forts dans son coeur que cette aversion.
Mais on vient. C'est lui-même.

380

NELTON

Adieu, je me retire,
Et vais joindre Milord que je fremis d'instruire.

SCÈNE V

Le Marquis, Lucie.

LE MARQUIS

Ah ! De grâce, Lucie, éclaircissez-mon coeur ;
Depuis hier au soir, je n'ai pu voir ma soeur :
Que fait-elle ? Parlez.

385

LUCIE

Mais, sa tristesse augmente,
Et je trouve aujourd'hui sa santé languissante.

LE MARQUIS

Qu'entends-je ! Ce discours m'alarme vivement :
Pourquoi n'est-elle pas dans son appartement ?

390

LUCIE

Pour vaincre son ennui, sans doute elle est sortie.

LE MARQUIS

Je crains les noirs effets de sa mélancolie.

LUCIE

Son mal ne sera rien ; ranimez votre espoir.

LE MARQUIS

Pour m'en bien assurer je brûle de la voir.

Depuis sept où huit jours, je la trouve changée,

395

Et dans la rêverie elle est toujours plongée :

Mais elle est votre amie, et vous ouvre son cœur ;

Quelle peine l'occupe, et cause sa langueur ?

Vous savez à son sort combien je m'intéresse,

Et que ses moindres maux alarment ma tendresse :

400

Ne me cachez donc plus ce qui peut l'affliger ;

Je ne veux le savoir que pour le partager.

LUCIE

Sans aucun fondement vous avez cette idée :

Si de quelque chagrin elle était obsédée,

Son cœur de vous l'apprendre eût-il pu s'empêcher ?

405

LE MARQUIS

Il en est qu'à soi même on voudrait se cacher !

LUCIE

Un souci passager peut troubler son visage ,
Les plut beaux jours, Monsieur, ne sont pas sans nuage.

LE MARQUIS

Je ne reconnais point ma soeur à ce portrait ;
La raison la conduit dans tout ce qu'elle fait :
Mais je suis trop longtemps privé de sa présence.
Être une heure loin d'elle, est une longue absence ;
Les moments où je suis éloigné de ses pas,
Sont des instants perdus, où mon coeur ne vit pas ;
Et je vole...

410

415

LUCIE

Elle vient, et je vous laisse ensemble.

(Lucie sort.)

LE MARQUIS

Sa tristesse m'alarme, et près d'elle je tremble.

SCÈNE VI

Le Marquis, Léonore plongée dans la rêverie.

LÉONORE *(se trouvant vis-a-vis le Marquis)*

Ah ! Mon frère, c'est vous !

LE MARQUIS

Qu'avez-vous donc, ma soeur.
D'où naît sur votre front cette sombre pâleur ?

420

LÉONORE

Mon frère, ce n'est rien.

LE MARQUIS

Vous avez beau le taire,
L'état où je vous vois m'assure le contraire.
Qu'est-ce qui vous afflige ? Eh, quoi ! Ma soeur, eh quoi !
Votre âme dans ce jour a des secrets pour moi ?
D'un pareil procédé que faut-il que je pense ?

425

LÉONORE

Dissipez vos frayeurs.

LE MARQUIS

Rompez donc ce silence.
Ne désespérez pas un frère malheureux.
Au nom de l'amitié qui nous unit tous deux,
Dévoilez-moi votre âme et calmez mes alarmes :
Vous poussez des soupirs, et vous versez des larmes,
Léonore !

430

LÉONORE

Fuyons !

LE MARQUIS

Je ne vous quitte pas
Que vous ne m'appreniez...

435

LÉONORE

N'arrêtez point mes pas.
Laissez-moi. Je ne puis, ni ne dois vous instruire.
Tâchez de m'oublier. Ce mot doit vous suffire.

LE MARQUIS

Quel discours surprenant ! Ma soeur, expliquez-vous

440

LÉONORE

Je crains de vous porter de trop sensibles coups.
Adieu. Je dois vous fuir par pitié pour vous-même.

LE MARQUIS

Non, ma soeur parlera s'il est vrai qu'elle m'aime.
Son silence est pour moi plus affreux que la mort.

LÉONORE

Où me réduisez-vous ?

445

LE MARQUIS

J'exige cet effort.

LÉONORE

Puisque vous me forcez, mon frère, à vous le dire ;

Du monde, pour jamais, demain je me retire.

LE MARQUIS

Qu'entends-je ! À ce dessein, qui vous porte aujourd'hui ?

LÉONORE

C'est le dégoût mortel que j'ai conçu pour lui ; 450
Chaque pas que j'y fais me montre un précipice ;
Chaque instant que j'y passe ajoute à mon supplice ;
Votre soeur plus longtemps ne peut y respirer,
Et mon unique peine est de me séparer
D'une mère que j'aime, et d'un frère si tendre. 455
Je voulais de ces lieux partir sans vous rapprendre.
D'un adieu si cruel qui déchire mon coeur,
Je voulais à tous deux épargner la douleur ;
Je sentais le danger d'une telle entrevue,
Et, pour la détourner, j'évitais votre vue. 460
Je vous ai rencontré, je n'ai pu résister ;
Et même, en ces instants, je me sens arrêter
Par un charme puissant qui près de vous me lie,
Et combat ma raison qui veut que je vous fuie.

LE MARQUIS

Je demeure immobile à cet affreux discours ! 465
Vous allez me quitter, ma soeur, et pour toujours !
Pour la dernière fois je parle à Léonore.
Je ne reverrai plus une soeur que j'adore.
Une retraite austère, et des murs odieux
Vont d'un voile éternel la cacher à mes yeux : 470
Et ce qui met le comble à ma douleur extrême,
C'est cette même soeur qui forme, d'elle-même,
Ce barbare dessein qui doit nous désunir ;

Et de notre amitié perdant le souvenir,
Elle ose prononcer un arrêt qui me tue :
Mais vous voulez en vain vous soustraire à ma vue,
Vous ne partirez point ; et, d'un pareil projet
Mon juste désespoir empêchera l'effet.

475

LÉONORE

Arrêtez ! Je frémis ! Que prétendez-vous faire ?
Pout notre bien commun ma suite est nécessaire.

480

LE MARQUIS

Nécessaire ! Grand Dieu ! Quand ma mort la suivra.
Quoi ! Pour un vain dégoût qu'un instant détruira,
Vouloir vous arracher à tout ce qui vous aime ;
À de fausses terreurs vous immoler vous-même :
M'abandonner, enfin, sans espoir de retour,
Moi, qui loin de ma soeur, ne puis passer un jour ;
Qui supporte à regret sa plus légère absence,
Et qui dans elle feule ai mis ma confiance.

485

LÉONORE

Croyez qu'à ces douceurs je m'arrache à regret.
J'en gémis comme vous ; mais, au choix que j'ai fait,
Votre intérêt m'engage et mon repos m'oblige,
L'état de ma maison en même temps l'exige.
Mon frère doit lui seul en être le soutien,
Et j'aime à l'enrichir aux dépens de mon bien.

490

LE MARQUIS

C'est faire à ma tendresse une cruelle offense.
Pour moi le plus grand bien, ah ! C'est votre présence.

495

Il n'en est point sans lui que je puisse goûter ;
Et de mon propre sang je voudrais l'acheter.
Tout plaisir sans ce bien, toute paix m'est ravie,
Et vouloir me l'ôter, c'est m'arracher la vie.
La générosité que vous me faîtes voir
Prouve que l'amitié sur vous est sans pouvoir.
Je ne vous suis plus cher, et votre âme inhumaine...

500

LÉONORE

Ah ! Vous me l'êtes trop ! C'est ce qui fait ma peine.

LE MARQUIS

C'est manquer d'amitié que d'en craindre l'excès.

505

LÉONORE

De la vôtre je dois redouter les attraits.

LE MARQUIS

Eh ! Pourquoi donc, ma soeur, appréhender ses charmes ?
Mon amitié peut-elle exciter vos alarmes ?
Un tel attachement est-il donc défendu ?
En quoi peut-il choquer la sévère vertu ?
Le sang l'a dans mon âme imprimé dès l'enfance,
Et tous mes soins pour vous respirent l'innocence.
Être toujours ensemble, et se complaire en tout,
N'avoir qu'un sentiment, qu'un esprit, et qu'un goût ;
Par mille doux égards se prouver sa tendresse ;
Et sur les moindres vœux se prévenir sans cesse ;
Tel est le noeud flatteur qui m'unit avec vous :
Devez-vous un moment craindre un lien si doux ?
Ne vous opposez plus à ma juste demande,

510

515

Ma soeur, ne partez pas, la rigueur est trop grande ;
 Laissez-moi seulement vivre où vous demeurez :
 Que je partage au moins l'air que vous respirez.
 Cet espoir peut lui seul faire naître ma joie,
 Et je suis trop heureux, pourvu que je vous voie.

520

LÉONORE

Ah ! Ce même discours qui doit m'épouvanter,
 Précipite ma suite, au lieu de l'arrêter.
 Il a beau déguiser le poison qu'il renferme,
 Dans son juste dessein mon coeur demeure ferme.
 D'un penchant séducteur défions-nous tous deux.
 Le crime qui se voile est le plus dangereux.

525

530

LE MARQUIS

Que dites-vous , ma soeur ? Et quelle étrange crainte ?...

LÉONORE

Dans le trouble mortel dont mon âme est atteinte,
 Je pars, et ne dois plus vous voir, ni vous parler.
 Mon coeur même, mon coeur craint de se démêler.
 Il sent des mouvements, dont à peine il est maître,
 Et je ferme les yeux de peur de me connaître.

535

LE MARQUIS

Quel horrible soupçon vient noircir votre esprit ?
 Ah ! J'en suis effrayé, j'en demeure interdit.
 Quoi ! Mon trop d'amitié serait-il condamnable ?
 Sans m'en être aperçu. Dieu ! Serais-je coupable ?

540

LÉONORE

Le doute sur ce point suffit pour nous quitter.
Domptez des sentiments...

LE MARQUIS

Eh ! Puis-je les dompter ?

LÉONORE

Oui, de les étouffer , vous aurez l'avantage,
Si de luter contre eux vous avez le courage. 545
On soumet les désirs qui font bien combattus,
Et les vices détruits se changent en vertus.
Qu'en un si grand péril votre force se montre,
Et jusqu'à mon départ, évitez ma rencontre.
Elle rendrait ma peine et mon trouble plus forts. 550

LE MARQUIS

Qu'exigez-vous de moi ?

LÉONORE

Faites-vous ces efforts.
Appellez, comme moi, la raison à votre aide,
Et songez qu'à nos maux il n'est que ce remède.

LE MARQUIS

Vous le voulez : eh bien ! Je vous imiterai ; 555
Mais le coup est mortel, et j'y succomberai.

LÉONORE

Prenez soin de vos jours, pour consoler ma mère.
Tout vous l'ordonne.

LE MARQUIS

Adieu, ma soeur.

LÉONORE

Adieu, mon frère.

560

LE MARQUIS

Pour ne plus nous rejoindre, il faut nous séparer.

LÉONORE

Je vais sortir du monde.

LE MARQUIS

Et je vais expirer ?

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE

Le Comte, Nelton.

LE COMTE

Léonore nous quitte, ô, Ciel ! Est-il possible ?

NELTON

Oui, Monsieur.

565

LE COMTE

Ah ! Quel coup pour mon âme sensible !

NELTON

Vous m'en voyez ici comme vous abattu :
Votre esprit a besoin de toute sa vertu.

LE COMTE

Aurais-je dû m'attendre au revers qui m'accable ?
Et peut-on éprouver un sort plus déplorable ?
C'était peu qu'un ami plongé dans le malheur,
Pendant vingt ans entiers eût nourri ma douleur ;

570

C'était peu dans l'exil, et loin de ma patrie ,
 D'avoir traîné pour lui la moitié de ma vie ;
 Les maux de l'amitié n'étaient pas assez forts, 575
 Il fallait que l'amour y joignit ses transports !
 J'avais bravé ses coups au plus fort de l'orage,
 Il m'attendoit au port, pour exercer sa rage ;
 Mes ans de sa fureur n'ont pu me garantir,
 Pour combler les tourments qu'il me fait ressentir, 580
 Il me rend dans ces lieux épris d'une maîtresse,
 Qu'un obstacle invincible enlève à ma tendresse ;
 Un moment à mes yeux il offre ses attraits,
 Pour embraser mon âme, et m'en priver après.
 Ce plaisir est payé d'une absence éternelle, 585
 Et sa vertu me rend sa perte plus cruelle.
 Mais parle : N'est-il plus d'espoir pour mon amour ?

NELTON

Non, rien ne peut la vaincre ; elle part sans retour.

LE COMTE

Ç'en est fait, pour jamais je vais perdre sa vue :
 De qui sais-tu, Nelton, ce départ qui me tue ? 590

NELTON

Monsieur, tantôt Lucie a su m'en informer.
 Elle-même qui vient peut vous le confirmer.

LE COMTE

Va savoir si je puis parler à la Marquise.

(Nelton sort.)

NELTON

À vos ordres, Monsieur, j'obéis sans remise.

SCÈNE II

Le Comte, Lucie.

LE COMTE

Croirai-je dans ce jour un bruit qui se répand ?
Léonore, dit-on, entre dans un couvent.

595

LUCIE

Il est vrai. Vous voyez sa Compagne fidèle,
Et moi-même demain je m'y rends avec elle.

LE COMTE

Ma surprise redouble ! Est-ce bien pour toujours ?

LUCIE

Oui, nous allons, Monsieur, y consacrer nos jours.
Le dessein en est pris.

600

LE COMTE

Quel projet est le vôtre ?
Sa mère y consent ?

LUCIE

Oui.

LE COMTE

Mais pourquoi l'une et l'autre, 605
 Pourquoi quitter le monde ? Eh ! L'air en est si doux ;
 Quand on est belle, aimable, et faite comme vous.
 D'une jeune beauté qu'il élève fans cesse,
 Le monde est idolâtre, elle en est la Déesse.
 Pour elle il fait brûler l'encens le plus flatteur, 610
 Il enchaîne à ses pas le plaisir séducteur ;
 Pour la mieux amuser, ses efforts le varient.
 Et comme ses désirs, ses jeux se multiplient.
 Toutes deux préférer une austère prison !

LUCIE

Elle y va par penchant, et j'y vais par raison : 615
 Avec plus de beautés, avec plus de richesse,
 Elle court pour jamais enterrer sa jeunesse.
 Son sacrifice est grand beaucoup plus que le mien ;
 Le monde est fait pour elle, et moi, je n'y perds rien.
 Sans rang dans l'Univers, je m'y vois étrangère, 620
 Et n'ai d'autre soutien que celui de sa mère.
 J'ai beau devoir le jour à de nobles parents,
 C'est un titre onéreux qui rend mes maux plus grands.
 La naissance sans bien est un poids dans la vie,
 Loin de nous élever, elle nous humilie. 625

LE COMTE

Vos charmes, votre fort, et vos périls pressants
 Deviennent les objets les plus intéressants ;
 Vous me faites trembler, puisqu'il faut vous le dire ;
 Et le nouvel état que vous voulez élire,
 Exige des devoirs, veut des dons si parfaits, 630
 Qu'il est, pour le remplir, peu d'esprits qui soient faits.

L'amour du changement, un caprice frivole,
Un chagrin passager, font souvent qu'on s'immole ;
On croit dans cet asile assurer son repos,
Et souvent on y trouve un surcroît à ses maux. 635
D'abord les passions pour quelque temps sommeillent,
Mais leurs feux assoupis tout à coup se réveillent ;
L'image des douceurs que l'on vient de quitter,
La fougue des désirs qu'on ne peut contenter,
Sont autant de bourreaux qui déchirent une âme, 640
Et portent le remords fans éteindre la flamme.
Le désespoir survient, le séjour de la paix
Devient celui du trouble et des mortels regrets,
Et du goût des plaisirs sentant la violence,
Dans le sein des vertus on perd son innocence. 645
Prête à faire un tel pas, ne précipitez rien,
Sentez-en le danger, et consultez-vous bien.

LUCIE

Monsieur, je l'avouerais, ce tableau m'épouvante,
Et, si près du péril, je suis toute tremblante.

LE COMTE

Vos malheurs font pour moi les titres les plus doux ; 650
Ce sont autant de noeuds qui m'attachent à vous ;
Votre pays, d'ailleurs, m'a donné la naissance,
C'est un nouveau lien qui nous unit en France ;
J'y serai votre appui, n'ayez aucun effroi,
Et de votre bonheur reposez-vous sur moi. 655

LUCIE

Pour exprimer l'excès de ma reconnaissance,
Monsieur, en ces instants je n'ai que mon silence.

LE COMTE

Léonore devrait elle-même sentir
Tout le danger d'un choix que suit le repentir ;
Le Ciel ne l'a formée avec tant de mérite
Que pour faire l'honneur du monde qu'elle quitte :
Pour elle il est des coeurs qui n'épargneraient rien,
Dans son bonheur unique ils mettraient tout leur bien.

660

LUCIE

C'est ce qu'à tout moment ma bouche lui répète.
Et parmi tant de coeurs que son âme rejette,
Il en est un surtout dont j'ai vanté le prix ;
J'ai peint l'amour parfait dont je le sais épris ;
Il n'est point de vertus qu'il n'ait en apanage,
Et la fidélité surtout est son partage.

665

LE COMTE

Eh ! Quel est donc ce coeur que vous prisez fi fort ?
De grâce répondez.

670

LUCIE

C'est le vôtre, Milord.

LE COMTE

Ah ! Nelton vous a dit le secret de mon âme.

LUCIE

Il me l'a confié pour servir votre flamme ;
Il voulait avec moi rendre heureux vos destins,
Le secret de vos feux est en de sûres mains.

675

Il est pour votre amour une ressource encore,
La Marquise, Monsieur, peut tout sur Léonore ;
Son respect pour sa mère, appuyé de mes soins,
Peut rompre ce projet, ou le suspendre au moins.
Osez tout espérer, pourvu qu'elle diffère ;
Elle a pour vos vertus une estime sincère,
Si l'on peut la résoudre à choisir un époux,
Soyez sûr que son choix inclinera vers vous.
Parlez à la Marquise, et comptez sur Lucie.

680

685

SCÈNE III

Le Comte, Lucie, Nelton.

NELTON

Monsieur, vos pas sont vains, et Madame est sortie.

(À part.)

LE COMTE *(à Lucie)*

Adieu. Si mon ardeur n'éclate dans ce jour,
Sa fille part demain, je la perds sans retour.
De parler au plutôt cette raison me presse ;
Dans un si grand péril déclarons ma tendresse.
Demandons Léonore ; il le faut sans tarder,
Et quand l'amour craint tout, il doit tout hasarder.

690

SCÈNE IV

(Elle sort.)

LUCIE (*seule*)

Je déplore son sort, et je plains Léonore,
 Chaque moment accroît, l'ennui qui la dévore ;
 Depuis l'instant fatal qu'elle a vu le Marquis, 695
 Une morne tristesse accable ses esprits.
 Son état m'épouvante, et sa peine me touche ;
 Les sanglots étouffés expirent dans sa bouche,
 Aucun mot échappé ne se mêle avec eux ;
 Sa douleur est muette, et son silence affreux. 700
 J'ai beau la conjurer d'éclaircir mes alarmes,
 Au lieu de me répondre, elle cache ses larmes :
 Dans le fond de son cœur je ne puis pénétrer.
 Si sa mère savait... Mais je la vois rentrer.

SCÈNE V

La Marquise, Léonore.

LA MARQUISE

Léonore, approchez, il est temps que mes mains 705
 Écartent le rideau qui voile vos destins.
 Du monde pour toujours vous allez disparaître ;
 Dans cet instant fatal vous devez vous connaître.
 Pour vous faire un état digne de vos aïeux,
 J'ai caché ce secret aux regards curieux : 710
 Mais quand vous quittez tout, je ne dois plus rien taire.
 Faisant briller pour vous tout l'amour d'une mère,
 J'ai sur votre personne épuisé mes bontés ;
 Et malgré tant de soins que vous m'avez coûtés,
 Vous êtes étrangère, et n'êtes point ma fille. 715

LÉONORE

Qu'entends-je ?

LA MARQUISE

Un coup du sort vous mit dans ma famille.
Londres est votre patrie, et non pas ce séjour.
Le Comte de Sussex vous y donna le jour.
Accusé faussement par une brigade lâche, 720
Il vit son nom flétri d'une éternelle tache.
On proscrivit sa tête, on confisqua ses biens,
Et l'aveugle fureur dégrada tous les siens.
Aux noirs traits de l'envie injustement en prise,
Ce malheureux Seigneur se sauva dans Venise, 725
Le fidèle Neuilly suivit lui seul ses pas,
Et le Comte périt au milieu des combats.
Son épouse, avec vous porta ses pleurs en France.
Je la vis : son air noble annonçait sa naissance.
Elle vous ressemblait. Son malheur me toucha : 730
La plus forte amitié d'abord nous attacha :
Mais le chagrin bientôt finit sa triste vie,
Et le ciel me priva de cette illustre amie.
La Comtesse en mourant (j'ai peine à retenir
Les larmes que m'arrache un si dur souvenir) 735
Vous remit dans mes mains, en vous baignant de larmes,
Et me recommanda votre enfance et vos charmes.
Je lui jurai pour vous un amour maternel,
Et j'ai rempli depuis ce serment solennel.
Mon fils n'était pas né. Je n'avais en partage 740
Qu'une fille pour lors à peu près de votre âge.
Pour comble de malheurs, je la perdis, hélas !
Le jour que votre mère expira dans mes bras.
Ma douleur profita de cette circonstance ;

Et renfermant en vous toute mon espérance, 745
 Je vous mis en sa place, et changeai votre sort.
 De Milady Sussex en publiant la mort,
 Je fis en même temps répandre la nouvelle,
 Que fa fille la nuit était morte après elle.
 Depuis ce même jour vous occupez son rang, 750
 Ma tendresse est égale à la force du sang ;
 Et le noeud qui vous tient liée à ma famille,
 Ne ferait pas plus fort quand vous seriez ma fille.
 Gardez un nom si doux ; j'aime à le proférer,
 Et même, en ce moment qui va nous séparer, 755
 Et mettre à nous revoir un obstacle invincible ,
 J'éprouve les combats d'une mère sensible.
 Je souffre en vous parlant les plus vives douleurs,
 Et je ne puis vous voir, sans répandre des pleurs.

LÉONORE

Madame en ces instants les plus grands de ma vie. 760
 Je demeure affligée, étonnée, attendrie.
 Tant de secrets nouveaux que j'apprends à la fois,
 M'ont presque dérobé l'usage de la voix.
 Mon âme et tous mes sens qu'ils viennent d'interdire,
 Succombent sous ce poids, et n'y sauraient suffire. 765
 Trop de trouble accompagne un sort si peu commun,
 Et j'ai trop de devoirs pour en remplir aucun.
 Je dois pleurer la mort, et les malheurs d'un père,
 Et je dois regretter la perte d'une mère.
 Je dois remercier votre coeur généreux 770
 De tout ce qu'il a fait pour moi comme pour eux.
 Je dois en même temps gémir au fond de l'âme
 De tout perdre aujourd'hui jusqu'au bonheur, Madame,
 Que je croyais avoir de vous appartenir.
 Le ciel par plus de coups pouvait-il me punir ! 775

Dans ce comble de maux, tout ce qui me console,
Vous m'avez ordonné, quelle douce parole !
De conserver toujours jusqu'aux derniers soupirs
Le nom de votre fille où tendent mes désirs.
Ah ! Si je ne tiens pas à vous par la naissance , 780
J'y tiens par les bienfaits et la reconnaissance ;
Et pour un coeur bien né je sens par mon transport
Qu'il n'est point de lien plus puissant, ni plus fort.
Je sens, dans ces moments que je suis éclairée,
Qu'il accroît le respect dont m'a voit pénétrée ; 785
La croyance où j'étais de vous devoir le jour.
Ayant plus fait pour moi, je vous dois plus d'amour.
Vos bontés, si de vous j'avais reçu la vie,
Avec plus de splendeur, ne m'auraient pas nourrie ;
Et quelque ardeur qu'elle ait, ma tendresse jamais 790
Ne saurait égaler vos soins et vos bienfaits.

LA MARQUISE

Par là, vous ajoutez à mon regret sincère,
Et vous méritez trop que je sois votre mère.
J'en garderai toujours les tendres sentiments.
Adieu, votre présence augmente mes tourments. 795
Tenez votre secret dans un profond silence,
Et de vos fiers tyrans redoutez la puissance.

SCÈNE VI

LÉONORE *(seule)*

Respirons ! De son fils je ne suis pas la soeur,
Et je sens succéder la joie à la douleur.
Je puis l'aimer sans crime, et je puis le lui dire. 800
Quelle douceur ! Déjà je brûle de l'instruire.

Mon frère ! En l'apprenant quel sera ton transport !
 Ô, ciel ! Un jour plus tard, si j'eusse appris mon sort,
 J'allais lier mes vœux d'une chaîne éternelle.
 Je ne puis y songer sans une horreur mortelle. 805
 Ô, vous ! Jeunes beautés qu'un amour malheureux
 Pousse à franchir trop vite un pas si dangereux,
 Tremblez ; que mon exemple aujourd'hui vous arrête
 Et craignez les regrets qu'un tel choix vous apprête.
 Attendez le moment. Tout changera pour vous ; 810
 Et du sein de l'orage, il naît un temps plus doux :
 Mais je ne songe pas que d'un bien qu'il ignore,
 Je devrais informer un amant qui m'adore :
 J'y vole. Son état a besoin de secours.
 Chaque instant que je perds met en danger ses jours. 815

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE, LA MARQUISE, LUCIE

LA MARQUISE

Je ne vois pas mon fils. Quel charme ailleurs, l'attire.
De son heureux hymen il est tems de l'instruire.
Il doit sans différer lui-même y consentir.
Les moments nous font chers. Qu'on aille l'avertir.

LUCIE

Je cours pour satisfaire à votre impatience :
Mais, Madame, voilà le Comte qui s'avance.

820

SCÈNE II

Le Comte, La Marquise.

LE COMTE

Madame, je vous vois, et mon coeur transporté
Goûte enfin un bonheur que j'ai tant souhaité.
Du Comte de Sussex l'ami fidèle et tendre
Brûlait de s'acquitter du devoir qu'il doit rendre
Au généreux appui de sa triste maison.
Vos bontés ont tout fait en faveur de son nom.

825

Vous avez dans l'exil protégé sa famille,
 Er comblé de vos dons son épouse et sa fille.
 Pénétré de leur sort, je viens pour les pleurer,
 Pour honorer leur cendre et pour vous admirer.

830

LA MARQUISE

J'aurais voulu du sort réparer l'injustice,
 Et vous élevez trop un si faible service.
 Je lui dois dans ce jour l'honneur que je reçois.
 Ce bonheur est si grand...

835

LE COMTE

Il est plus grand pour moi.
 Trop sûr que la Comtesse, et sa fille après elle,
 Ont rejoint mon ami dans la nuit éternelle ;
 Je puis présentement, après avoir rendu
 À leurs mânes chéris tout ce qui leur est dû ;
 Je puis agir pour moi près de leur protectrice,
 Sans que leur voix s'en plaigne, et leur ombre en gémisses.
 Je suis venu d'abord voir en vous leur appui.
 Un intérêt nouveau me conduit aujourd'hui.
 Je vous suis attaché par la plus forte estime ;
 Je voudrais l'être encor par un noeud plus intime.
 Pardonnez, mais mon coeur ne saurait reculer.
 Il n'a que cet instant, Madame, pour parler ;
 Un couvent doit demain enfermer Léonore...
 Et ce mot échappé vous dit que je l'adore.
 Ma flamme vous surprend : dans l'espace d'un jour,
 Au sein de la douleur, je succombe à l'amour.
 Mais contre la beauté, que peut notre sagesse ?
 Il m'est doux, quand je suis soumis à la tendresse,
 De voir que votre fille est du moins mon vainqueur.
 C'était à votre sang que je devais mon coeur.

840

845

850

855

LA MARQUISE

Monsieur, le noble aveu d'une flamme si belle
Flatte trop Léonore, et moi-même avec elle ;
Elle ne peut attendre un plus heureux destin.
Puisqu'il faut l'avouer, je sens un vrai chagrin 860
Qu'elle ait pour la retraite un penchant invincible,
Je tremble que ce goût ne la rende inflexible ;
Et, quelque glorieux que soit un tel lien,
La raison me défend de la gêner en rien.

LE COMTE

De l'exiger moi-même, ah ! Je suis incapable. 865
Si vers la solitude un attrait véritable
Entraîne constamment son esprit retiré ;
Malgré la vive ardeur dont je suis dévoré,
J'inclinerai toujours vers le parti qu'elle aime.
Son bonheur m'est cent fois plus cher que le mien même. 870
J'aspire au nom d'époux , et non pas de tyran ;
Et de la liberté je suis trop partisan.
Tout ce que je demande est, par un esprit sage,
De retarder encor pour son propre avantage.
Peut-être son penchant n'est qu'un goût passager 875
Qu'un moment a produit, qu'un instant peut changer.
S'il est tel que je dis, souffrez que j'en profite.

LA MARQUISE

C'est le moins que je doive à votre vrai mérite,
Je veux bien différer, et personne que vous
De mon consentement ne sera son époux ; 880
Vous avez sur son coeur plus de droit que tout autre,
Et je m'applaudirais d'unir son fort au vôtre.

LE COMTE

Qu'une telle assurance a pour moi de douceur'

LA MARQUISE

Mais ce n'est pas assez de ce discours flatteur,
Il faut d'un autre prix payer ce que vous êtes ;
Votre estime pour moi, vos qualités parfaites,
Votre nom, en un mot, tout me fait une loi,
De confier ici, Monsieur, à votre foi,
Un secret important, qui vous comblant de joie,
Va vous...

885

890

SCÈNE III

Le Comte, La Marquise, Lucie.

LUCIE

Ah ! Dans te trouble où mon âme est en proie...

LA MARQUISE (à Lucie)

Quel est donc le sujet d'un tel saisissement ?

LUCIE

Madame, votre fils se meurt dans ce moment.
Rien ne peut dissiper sa faiblesse cruelle,
Et son front est couvert d'une pâleur mortelle.

895

(Elle sort avec Lucie.)

LA MARQUISE

Je vole à son secours, et succombe à ce trait.
Adieu, Comte, tantôt vous saurez mon secret.

SCÈNE IV

(Il sort.)

LE COMTE *(seul)*

Ce coup est accablant ; pour elle j'en soupire :
Mais quel est le secret qu'elle voulait me dire ?
Regarde-t-il Sussex, ou touche-t-il mes feux ?
S'il les favorisait que je serais heureux !

900

SCÈNE V

Le Marquis, Léonore.

LÉONORE

Mon frère, rappelez votre âme évanouie ;
Venez, et que d'un mot je vous sauve la vie.

LE MARQUIS

Non. Laissez-moi mourir.

LÉONORE

Quittez ce noir dessein,
Tout vous invite à vivre, apprenez le destin...

905

LE MARQUIS

Quand vous m'allez quitter, vous voulez que je vive !

LÉONORE

Je ne vous quitte plus, et ma joie est si vive...
Mon frère, écoutez-moi, songeons à profiter
Du moment où mon cœur peut la faire éclater.

910

LE MARQUIS

Non, je n'écoute rien. Quand mon âme est mourante,
Vous montrez à mes yeux une joie offensante ;
Cruelle !

LÉONORE

Je n'en eus jamais tant de sujet.

LE MARQUIS

Ah ! Peux-tu me percer d'un plus sensible trait ?
Est-ce d'abandonner un frère qui t'adore,
Et contraint de cacher le feu qui le dévore ?

915

LÉONORE

Des transports que je fais éclater devant vous,
Ah ! La source est plus pure, et le motif plus doux !
Rien ne condamne plus notre juste tendresse :
Donnez un libre cours à l'amour qui vous presse.

920

LE MARQUIS

Que dites-vous ?

LÉONORE

Je dis que tout doit vous calmer.
Vous n'êtes pas mon frère, et vous pouvez m'aimer.

LE MARQUIS

Je ne suis pas son frère. Ô Ciel ! Puis-je le croire ?

925

LÉONORE

Non vous ne l'êtes pas, pour mon bien, pour ma gloire.
Je n'ai pas vu le jour dans ce climat heureux.
Du Comte de Neuilly c'est l'ami si fameux,
Le Comte de Sussex dont je tiens la naissance,
Et ce sont ses malheurs qui m'ont conduit en France.
Votre mère elle-même aujourd'hui m'a tout dit.

930

LE MARQUIS

Arrêtez ! Ménagez ce passage subit
De l'extrême douleur à la joie excessive.
Il donne une secousse et si prompte et si vive
À mes sens ébranlés, qu'ils vont se désunir,
Et je crains d'expirer d'un excès de plaisir.
Vous n'êtes pas ma soeur, ma chère Léonore !

935

LÉONORE

Non, je ne la suis pas.

LE MARQUIS

Ah ! Répétez-le encore.
D'un bonheur si parfait qu'il n'osait espérer ,
Mon coeur, mon tendre coeur ne peut trop s'assurer.

940

Ce titre qui faisait ma peine et ma contrainte,
Je puis le prononcer sans rougeur et sans crainte !

LÉONORE

Ô ! Mon frère !

LE MARQUIS

Ô ! ma soeur ! Que ce nom a d'appas, 945
À présent que je sais que vous ne l'êtes pas !
Jouissons de concert de la douceur extrême,
De nous dire, ma soeur, mon frère, je vous aime.
Proférons mille fois tous deux des mots si doux ;
Et ne changeons ces noms que pour celui d'époux. 950

LÉONORE

Oui, j'aime à les redire, et j'aime à les entendre ;
Nous les avons portés dès l'âge le plus tendre :
Sous des titres si chers déguisent son vrai nom,
L'Amour a dans nos coeurs prévenu la raison
Avant qu'elle régnât il était notre maître, 955
Et je brûlais pour vous avant de me connaître :
Si l'on m'avait, dès lors, révélé mes destins,
Qu'on nous eût épargné de trouble, et de chagrins !
Sûrs de nos sentiments et de notre innocence,
Avec quelle douceur, avec quelle assurance, 960
Nous nous sussions livrés à nos tendres transports;
Que d'instants au plaisir ont volé les remords ?
Grand Dieu ! Je m'étonnais qu'une flamme si pure
Pût offenser tes lois, et blesser la nature ;
Et, démentant la voix de ces remords cruels, 965
Nos feux étaient trop beaux pour être criminels.

LE MARQUIS

Nous sommes détrompés d'une erreur si fatale,
Quel heureux changement ! Il n'est rien qui l'égale ;
Le bien qui nous arrive est à son plus haut point,
Et de le répéter je ne me lasse point : 970
Oui, l'Amour pour nous seuls a fait un tel miracle ;
Nous pouvons nous aimer, et nous voir sans obstacle.
Comme moi, sentez vous, après tant de tourmenys,
Sentez-vous la douceur d'un retour si charmant ?
Songez-vous que les noeuds d'un flatteur hyménée 975
Vont à tous vos moments unir ma destinée ?

LÉONORE

J'y songe avec transport : mais, dans ce même jour,
Si le pas que j'ai fait nuisait à notre amour,
S'il formait un obstacle au bonheur où j'aspire ?

LE MARQUIS

Quelle crainte est la vôtre ? Et qu'osez-vous me, dire ? 980
Par un trait de vertu vous avez fait ce pas ;
Il vous est glorieux, et ne vous force pas.
Ma mère me chérit, vous en êtes aimée,
De nos feux mutuels elle sera charmée :
Vos grâces, vos vertus, votre rang qu'elle sait, 985
Sa tendresse pour vous, et tout ce qu'elle a fait,
Vous répondent trop bien de l'aveu de son âme ;
Et je jure à vos pieds par l'ardeur qui m'enflamme,
Par cette chère main qui peut me rendre heureux,
De ne souffrir jamais qu'on forme d'autres noeuds. 990
Je jure qu'il n'est point d'effort, ni de puissance,
Qui puissent désormais ébranler ma constance ;
Et qu'en dépit du sort, je tiendrai mon serment.

SCÈNE VI

Le Marquis, Léonore, La Marquise.

LA MARQUISE

Je cherche en vain mon fils. Mais quel étonnement !
Mon fils, que faites-vous aux pieds de Léonore ?

995

LE MARQUIS

Mon coeur qui la connaît, lui jure qu'il l'adore,
Madame ; et dans ce jour il ose se flatter
Qu'approuvant le transport qu'il a fait éclater,
Vous voudrez...

LA MARQUISE

Levez-vous. Que votre âme modère
L'ardeur de ce transport qui surprend votre mère.
Léonore, j'ai lieu de me plaindre de vous.
Vous avez, méritant mon trop juste courroux,
Contre mes volontés et contre ma prière,
Révélé des secrets que vous auriez dû taire.
Et qui peuvent troubler l'ordre de ma maison.

1000

1005

LÉONORE

Madame, pardonnez ; je l'ai dû par raison :
Pour sauver votre fils d'une perte prochaine,
Si je n'avais parlé, sa mort était certaine.

LA MARQUISE

Ç'en est assez. Rentrez dans votre appartement.

1010

SCÈNE VI

La Marquise, Le Marquis.

LE MARQUIS

Je ne sais que penser d'un pareil traitement.

LA MARQUISE

Avec douleur, mon fils, je dois ici vous dire
Qu'au choix de votre coeur je ne saurais souscrire.

LE MARQUIS

Ciel ! À tant de rigueur qui peut donc vous porter ?

LA MARQUISE

Des obstacles puissants qu'on ne peut surmonter,
Et puisqu'il faut, mon fils, que je vous en instruisse,
Au Comte de Neuilly Léonore est promise.

1015

LE MARQUIS

Quoi ! Ma mère, aux dépens de mes vœux les plus doux...

LA MARQUISE

D'une riche héritière elle a fait choix pour vous.

LE MARQUIS

Sans l'aveu de mon coeur ! Qui vous y détermine ?

1020

LA MARQUISE

L'état de ma maison qui touche à sa ruine.

LE MARQUIS

Non, vous ne le sauriez rétablir à ce prix,
Puisqu'il en coûterait le jour à votre fils.
Je sens pour Léonore une si vive flamme,
Qu'elle anime mon sang, qu'elle tient à mon âme. 1025
Rien ne peut l'en ôter. Jugez de mon ardeur,
Puisque je l'adorais, en la croyant ma soeur.
Craignez pour moi l'état d'où je sors tout à l'heure ;
Si vous nous séparez, il faudra que je meure.
Il n'est que deux partis, décidez de mon fort ; 1030
Donnez-moi Léonore, ou donnez-moi la mort.

(Elle sort.)

LA MARQUISE

C'est un premier transport, j'excuse sa faiblesse.
Le temps le calmera, mon fils, et je vous laisse.

SCÈNE VIII

LE MARQUIS *(seul)*

Non, le temps ne sera qu'augmenter ma fureur,
Que ne me laissait-on mourir dans mon erreur ? 1035
Quand je croyais brûler d'une ardeur criminelle,
La mort à mes regards était bien moins cruelle,
Que la perte d'un bien que je me suis promis,
Et qui m'est enlevé quand il devient permis.

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE

Le Marquis, Léonore.

LE MARQUIS

Répondez, Léonore, à mon impatience,
Parlez, ne laissez pas mon esprit en balance,
Avez-vous de ma mère adouci les rigueurs ?
Et puis-je me flatter...

1040

LÉONORE

Jugez-en par mes pleurs.
Ils n'ont pu la changer, son âme est inflexible,
D'autant plus qu'à nos maux elle paraît sensible,
Qu'elle combat nos vœux par effort de raison ;
Et que j'ai contre moi le bien de sa maison.

1045

LE MARQUIS

Pour faire mon bonheur et son propre avantage,
Eh quoi, n'avez-vous pas tous les dons en partage ?
C'est l'amour mutuel, c'est l'accord des humeurs,
Qui seuls du mariage assurent les douceurs.
Le perfide intérêt, l'affreuse politique,

1050

Enfantent le divorce et le fSeu domestique,
Ils ne forment des noeuds qu'afin d'en abuser, 1055
Et n'unissent les coeurs que pour les diviser.
Ma mère, pour les croire est aujourd'hui cruelle,
Et moi, pour mon repos je dois être rebelle.
Venez, plus d'un parent dont je suis adoré,
Vous offrira contre elle un asile assuré, 1060
Là nous pourrons lier...

LÉONORE

Ô, Ciel ! Quelle entreprise !
Qui ? Moi, me dérober des bras de la Marquise !
Suivant de vos esprits l'aveugle passion,
Causer et partager votre rébellion ! 1065
Moi, payer d'un tel prix ses bienfaits, sa tendresse !
Que jusqu'au déshonneur je porte ma faiblesse !
Et m'oubliant ainsi... Non, ne l'espérez pas.
Vous me verriez plutôt affronter le trépas.
Tout mon bonheur dépend de me voir votre épouse, 1070
Mais je suis à tel point de mon devoir jalouse,
Qu'en dépit de ma flamme, et malgré votre feu,
Je ne la deviendrai que de son propre aveu.
Autant que votre amour votre estime m'est chère ;
Et si je vous croyais, je perdrais la dernière. 1075

LE MARQUIS

Que prétendez-vous donc ?

LÉONORE

Réprimer votre ardeur ;
Votre gloire l'exige ainsi que mon honneur,
Pour vous-même je dois me conserver sans tâche ;

Et si j'osais tenter une suite si lâche,
Le pas déshonorant que je ferais pour vous,
Satisfaisant l'amant, ferait rougir l'époux.

1080

LE MARQUIS

La suite, quel que soit le préjugé sévère,
Ne fait jamais rougir, quand elle est nécessaire,
L'hymen

1085

LÉONORE

Non. D'un tel noeud je sens trop le danger ;
Et sans frémissement je ne puis y songer.
Si nous formions tous deux cette chaîne coupable,
Votre mère armerait son pouvoir redoutable,
Perdant de votre épouse et le titre et les droits,
Je serais malheureuse, et blâmée à la fois.
Léonore de vous se verrait séparée,
Et pour comble d'horreur, vivrait déshonorée.
Non, vous brûlez pour moi d'un trop parfait amour,
Pour vouloir m'exposer à cet affreux retour.
Par le destin cruel si je suis maltraitée,
J'ai du moins la douceur de me voir respectée,
Et c'est toujours un bien de pouvoir dans mon sort,
Soupirer sans reproche et pleurer sans remord..

1090

1095

LE MARQUIS

Mais si vous demeurez dans ce séjour funeste,
On prépare pour vous un noeud que je déteste,
Le Comte de Neuilly va m'enlever ma soeur,
Et de tous ses appas se voir le possesseur.

1100

LÉONORE

Rassurez vous, jamais je ne serai sa femme,
Rien ne doit, rien ne peut y contraindre mon âme ; 1105
De la Marquise en tout je révère la loi :
Mais je sais que ma main ne dépend que de moi.
Vous possédez mon coeur, je règne sur le vôtre,
Mon devoir me défend d'en épouser un autre ;
Rien ne peut ébranler un coeur comme le mien, 1110
Quand il a la raison et l'honneur pour soutien,
Je jure d'être à vous, ou de n'être à personne ,
Ma tendresse le veut, ma gloire me l'ordonne,
Toutes deux à mon coeur parlent également,
Et fiez-vous à lui de remplir mon serment. 1115

LE MARQUIS

Je vais revoir ma mère, et, sûr de votre flamme,
Faire un dernière effort pour désarmer son âme.
Adieu. Si mes soupirs sont encor superflus,
Mon coeur désespéré ne se contraindra plus,
Des plus grandes fureurs il deviendra capable, 1120
Et pour vous obtenir, croira tout pardonnable.

SCÈNE II

LÉONORE *(seule)*

Vit-on jamais amants plus malheureux que nous ?
Et peut-on être en butte à de plus rudes coups ?
À peine délivrés du poids honteux du crime,
Nous voyons tout s'armer contre un feu légitime ; 1125
Mais le Comte paraît, je sens à son aspect,
Un mouvement mêlé de crainte et de respect.

SCÈNE III

Le Comte, Léonore.

LE COMTE

Madame, en ce moment, je doute si je veille ;
Le bruit le plus flatteur a frappé mon oreille.
On dit que par l'effet d'un heureux changement, 1130
Le monde ne perd plus son plus grand ornement
On ajoute, et j'attends votre aveu pour le croire,
Que d'y fixer vos pas je dois avoir la gloire,
Et qu'au gré de mes vœux, le plus beau des liens
Doit enchaîner, ce soir, vos jours avec les miens. 1135
Vous me voyez surpris de ce bonheur insigne,
D'autant plus que mes soins n'ont pu m'en rendre digne,
Qu'à vos yeux mon amour a paru s'oublier,
Et n'a pas consulté votre cœur le premier.

LÉONORE

Il est vrai, la Marquise ordonne cette fête ; 1140
Mais, Monsieur...

LE COMTE

Achevez, quel trouble vous arrête ?
Ô, Ciel ! Je vois des pleurs qui coulent de vos yeux.
Aurais-je le malheur de vous être odieux ?
Et m'aurait-on flatté d'une fausse espérance ? 1145
Parlez, à vos désirs ferait-on violence ?
Daignez me dévoiler vos sentiments secrets,
Je prendrai leur parti contre mes intérêts.
De l'hymen que j'attends dépend mon bien suprême :
Mais, Madame, je veux le tenir de vous-même. 1150

De ma félicité j'aurais trop à rougir,
 S'il devait à votre âme en coûter un soupir.
 J'aime mieux voir cent fois mon attente déçue,
 Et mourir du regret de vous avoir perdue,
 Que de vous posséder par des liens contrainsts, 1155
 Qui sans joindre nos coeurs, uniraient nos destins.

LÉONORE

Ce discours m'enhardit à rompre le silence,
 Et vous méritez trop toute ma confiance,
 Un homme tel que vous, fait ma règle aujourd'hui,
 Et veut des procédés aussi nobles que lui. 1160
 Personne plus que moi ne vous est redevable ;
 Et, par plus d'un endroit, vous m'êtes respectable.
 Ce qui fait ma douleur, tout mon sang répandu
 Ne saurait m'acquitter de ce qui vous est dû.
 Rendre vos jours heureux est ma plus forte envie, 1165
 Pour un bonheur si doux je donnerais ma vie ;
 Et cependant, tel est mon sort infortuné,
 Que malgré mes efforts, mon esprit entraîné,
 Ne saurait procurer votre bien qu'il souhaite.
 Ce bien rendrait ma joie, et ma gloire parfaite : 1170
 Mais il m'est interdit même par mon devoir ;
 Ce qui doit l'assurer, n'est plus en mon pouvoir.
 Un autre par malheur, un autre à ma tendresse,
 Par effort de vertu je vous dis ma faiblesse ;
 Et cet aveu si rare et si cruel pour nous, 1175
 Vous prouve jusqu'où va mon estime pour vous.

LE COMTE

De ce coup imprévu, je fremis, je soupire,
 Et, dans le même-temps, mon esprit vous admire ;
 Mais, Madame, achevez de me percer le coeur,

Et dites-moi le nom de votre heureux vainqueur.

1180

SCÈNE IV

Le Comte, Léonore, Le Marquis.

LE MARQUIS

Comte, il n'est plus de frein à l'ardeur qui m'entraîne,
Et dans mon désespoir je me possède à peine.
Connaissez un rival à ce bouillant transport ;
Votre hymen qu'on prépare est l'arrêt de ma mort.
Nous nous aimons tous deux dès l'âge le plus tendre,
Et l'on m'arrachera...

1185

LE COMTE

Dieu ! Que viens-je d'entendre ?
Il aime Léonore, et j'en frémis d'horreur.
Son frère !

LÉONORE

Il ne l'est pas.

1190

LE COMTE

Vous n'êtes pas sa soeur ?
Et qui donc êtes-vous ? Répondez.

LÉONORE

Je suis née
D'une race aussi noble, et plus infortunée.

LE COMTE

Parlez : rien n'est égal au trouble que je sens.
Quel est votre pays ?

1195

LÉONORE

Londres.

LE COMTE

Et vos parents ,
Respirent-ils encore ?

LÉONORE

Non, je n'ai plus de mère,
Et vous étiez l'ami de mon malheureux père.

1200

LE COMTE

Du Comte de Sussex, ah ! Vous êtes le sang.

LÉONORE

Oui, que dans votre coeur je reprenne son rang.

LE COMTE

D'un ami tant pleuré j'embrasse donc la fille,
Elle que je croyais morte avec sa famille,
Et dans un même objet qui fixe mes esprits,
L'amour et l'amitié se trouvent réunis ;
Ce que le premier perd, l'autre ici le retrouve,
Et rien n'est comparable à tout ce que j'éprouve.
Je ne puis m'empêcher de gémir comme amant,

1205

1210

Et je suis comme ami dans le ravissement.
La joie et la douleur, la pitié, la surprise
À des transports divers mettent mon coeur est prise,
Et forment un état incertain et confus,
Où l'âme est partagée, et ne se connaît plus.

1215

LÉONORE

Que l'amitié, Monsieur, demeure la maîtresse ;
D'une fille pour vous j'ai toute la tendresse.
D'un père en ma faveur prenez les sentiments,
Et laissez-vous toucher par mes gémissements.
Il ne me reste plus de parents dans le monde ;
Ce n'est que sur vous seul que mon espoir se fonde.
La Marquise devient insensible aujourd'hui ?
Et mon malheur est sûr, si je n'ai votre appui.

1220

LE MARQUIS

Ce spectacle touchant rend mon âme interdite,
Et je sens à mon tour la pitié qui m'agite,
Fortune ! Contre moi fallait-il susciter
Un rival que je dois et plaindre, et respecter ?

1225

LE COMTE

Je ne puis foutenir une attaque si vive,
Du Comte en même-temps j'entends la voix plaintive ;
Je l'entends dans mon coeur me répéter tout bas,
Ces mots qu'il proféra, mourant entre mes bras.
Cher Neuilly, me dit il, la mort m'est favorable,
Ma femme avec ma fille est tout ce qui m'accable,
Leur destin malheureux est digne de pitié.
Elles n'ont pour tout bien que ta seule amitié.
À ma fille sur tout ton aide est nécessaire,

1230

1235

Daigne la secourir, et lui servir de père.
 Je vous en servirai : j'en ai fait le serment,
 Et je vais le remplir dans ce même moment.
 J'ouvre les yeux. L'amour n'est pas fait pour mon âge,
 La solide amitié doit être mon partage.
 C'en est fait. Dans mon âme elle reprend ses droits,
 Et pour la signaler, je rentre sous ses lois.

1240

SCÈNE DERNIÈRE

Le Comte, Le Marquis, Léonore, La Marquise.

LE COMTE

Du Comte de Sussex la fille m'est connue,
 Madame, et mon amour expire à cette vue.
 Un sentiment plus juste, un soin plus généreux
 M'occupent maintenant, et me parlent pour eux.
 Ils s'aiment d'une ardeur parfaite et mutuelle,
 Je rougissais de rompre une union si belle ;
 Loin de les traverser, je dois les soutenir.
 Ils sont faits l'un pour l'autre, et daignez les unir.
 Beauté, vertu, naissance, elle a tout en partage,
 La fortune, il est vrai, n'est pas son apanage ;
 Mais ma vive amitié, pour hâter ce lien,
 L'adopte pour ma fille, et lui donne mon bien.
 Un véritable ami doit tenir lieu de père.
 Et c'est votre destin d'être toujours sa mère.

1245

1250

1255

(À Léonore.)

LA MARQUISE

Je me sens attendrie de tout ce que je vois,

Monsieur, et votre exemple est une loi pour moi.
Pour la seconde fois entrez dans ma famille.

1260

LÉONORE

Madame, qu'il m'est doux de rester votre fille !

LE MARQUIS

Ah, ma mère ! Ah, Monsieur ! J'ai trop peu d'une voix,
Pour vous remercier du bien que je vous dois.